

## DIALOGUE ENTRE JEAN-PIERRE SUEUR ET ÉRIC THIERS

**E. T.** Votre premier contact avec Péguy a donc été à la fois poétique et mystique.

**J.-P. S.** Exactement. Au moment où je commençais aussi à m'engager en politique au milieu des années soixante, alors que j'étais entré à l'École normale supérieure (E.N.S.) de Saint-Cloud.

**E. T.** Justement parlez-nous de cet engagement qui, on le verra, ne sera pas sans lien avec votre attachement à Péguy.

**J.-P. S.** En 1965, la J.E.C. a connu une crise lorsque la hiérarchie catholique, menée par Mgr Vuillot, alors président de la Conférence épiscopale du monde scolaire et universitaire, a considéré que cette organisation avait un positionnement trop politique. Elle estimait que cet engagement intervenant après ceux pris durant la guerre d'Algérie, qui avaient marqué la génération précédente, était un dévoiement. L'équipe dirigeante fut « démissionnée ». Ceux qui ont été ainsi frappés par ce diktat, comme – pour ne citer que lui – Henri Nallet, en ont été profondément marqués. Une nouvelle équipe nationale « dans la ligne » fut mise en place. Et j'ai fait partie de ceux qui, deux ans plus tard – avant mai 1968 – s'opposèrent à ce retour en arrière car les questions qui étaient posées en 1965 et qu'on avait voulu étouffer, se reposaient inéluctablement. Cette opposition se traduisit par une « prise de pouvoir » avec Jean-Paul Ciret, Claire Ival, Patrick Viveret et bien d'autres, soutenus par la majorité des responsables régionaux. Ce fut ma première « expérience politique ». C'est à cette époque que j'ai fait la connaissance de Michel Rocard et que j'adhérais au Parti socialiste unifié (P.S.U.).

**E. T.** Mais vous poursuivez vos études littéraires également car à l'époque vous avez à peine vingt ans.

**J.-P. S.** Bien sûr. J'étais entré à l'E.N.S. et, peut-être « saturé » par les dissertations, je me suis plongé dans la linguistique. J'avais un grand intérêt pour le langage. Je me suis passionné pour la linguistique structurale et la grammaire générative et j'ai décidé de préparer plus tard une thèse de doctorat sur les modalités en grammaire, une « Étude sémantique et syntaxique des verbes devoir et pouvoir ».

**E. T.** Se mettaient alors en place ces deux aspects de votre vie, deux passions en quelque sorte, la politique et la littérature, ou plus encore la

## PÉGUY OU L'ÉCRITURE SE FAISANT

question du langage. Mais on ne voit pas Péguy ressurgir alors dans votre parcours. Comment est-il réapparu ? Par quelle ruse ?

**J.-P. S.** Après ma réussite à l'agrégation, j'ai choisi d'effectuer mon service national dans la coopération. Je me suis donc retrouvé au lycée de Carthage en Tunisie, puis à la faculté de Tunis. Le hasard a voulu que je rencontre à Carthage Géraldi Leroy que les lecteurs du *Bulletin de l'Amitié* connaissent naturellement, ainsi que son épouse Françoise. Il enseignait à l'université de Tunis, après avoir été, comme moi, élève de l'E.N.S. de Saint-Cloud. C'est en Tunisie que s'est nouée une grande amitié avec Géraldi, amitié qui s'est maintenue toute une vie durant jusqu'à ce qu'il nous quitte, – trop tôt !

**E. T.** On ne dira jamais assez combien Géraldi Leroy a apporté aux études péguystes. Il savait manier l'érudition et l'admiration à l'égard de Péguy sans jamais tomber dans l'adoration qui parfois aveugle. Nous savons bien que c'est toujours un écueil à éviter – ce qui est parfois difficile – quand on fréquente Péguy. Ses livres et, en particulier, sa dernière biographie parue en 2014 chez Armand Colin, *Charles Péguy. L'inclassable*, sont toujours une référence par la qualité de ses analyses et cette mise à distance tout à fait salutaire.

**J.-P. S.** Vous avez raison. Géraldi Leroy a toujours su éclairer l'œuvre de Péguy par le contexte historique, celui de son époque. Il n'était pas dans l'adoration, mais dans l'admiration du travail accompli par Péguy. Géraldi Leroy était, lui aussi, un enfant de l'école républicaine, venant d'un milieu modeste, qui par son travail avait pu faire des études et devenir professeur d'université.

**E. T.** On devine comment a commencé à se constituer alors ce qu'on pourrait appeler de lignée orléanaise autour de Géraldi Leroy et vous. Mais j'oserai dire qu'il manquait un troisième personnage très important dans votre histoire personnelle et intellectuelle.

**J.-P. S.** En effet, Géraldi, qui était originaire de Selles-sur-Cher, au sud de la Sologne, avait entamé une thèse consacrée aux idées politiques et sociales de Péguy qui devait être publiée quelques années plus tard, en 1981, sous le titre *Péguy entre l'ordre et la révolution*, aux Presses de la Fondation nationale des sciences politiques. Le fait d'être en poste en Tunisie ne lui facilitait pas la tâche car les manuscrits et les

## DIALOGUE ENTRE JEAN-PIERRE SUEUR ET ÉRIC THIERS

archives de Péguy se trouvaient – et se trouvent toujours – à Orléans. Il cherchait donc à y revenir. À l'occasion d'un colloque, il a rencontré Julie Sabiani qui lui a dit qu'il n'y avait malheureusement pas de poste ouvert en littérature française cette année-là, mais un poste d'assistant en linguistique française. Géraldi s'est empressé de m'en faire part.

**E. T.** Naturellement. Julie Sabiani est une figure toute aussi importante et même centrale dans les études péguystes.

**J.-P. S.** Pour ma part, mon retour de Tunisie était en train de s'organiser. Je cherchais un poste en linguistique française. J'avais des possibilités à la faculté de Nancy et à celle de Lille. Orléans était pour moi un meilleur choix pour des raisons personnelles. Mais ne connaissant personne au sein de cette université, j'ai envoyé ma candidature comme on jette une bouteille à la mer. Et, à ma grande surprise, j'ai été choisi au terme d'une commission de spécialistes dont on me raconta les épisodes par la suite... La vie est faite de hasards – de volonté aussi. Je ne puis m'empêcher de penser que si Géraldi n'avait pas rencontré Julie à ce colloque, mon destin politique – et, pour la modeste part qui me revient – celui d'Orléans en eussent été tout autres.

**E. T.** Vous n'aviez aucun lien avec cette ville ?

**J.-P. S.** Aucun. J'avais passé ma jeunesse dans le Nord puis j'avais été étudiant à Paris. C'est le hasard de deux rencontres qui m'a conduit à Orléans et c'est Orléans qui m'a conduit à Péguy et non l'inverse.

**E. T.** L'irruption de l'événement en quelque sorte ?

**J.-P. S.** Oui. Encore loin d'un Péguy que je n'avais pas vraiment lu, excepté les quelques passages découverts durant ma jeunesse, je continuais mon engagement au P.S.U. en côtoyant des personnalités comme Michel de la Fourmière, ancien, comme moi, de la J.E.C. et ancien président de l'U.N.E.F., ou Marcel Reggui, musulman converti au christianisme, influencé par la pensée de Mounier, très marqué par l'Algérie et la Tunisie et qui publiait la revue *La diaspora sfaxienne*. Péguy n'était pas une figure intellectuelle qu'on évoquait dans ces milieux politiques. Peu à peu, mais pas d'emblée, mon intérêt pour Péguy a pris corps avec des mandats électoraux et j'ai été amené à m'exprimer publiquement sur Péguy, par des discours que je préparais la plupart du temps avec Julie Sabiani qui fut, comme Géraldi Leroy, chargée de la direction du Centre Péguy

## PÉGUY OU L'ÉCRITURE SE FAISANT

d'Orléans. Et puis j'ai pensé que j'avais contracté une dette à l'égard de Péguy. Je me suis mis à le lire vraiment et surtout à travailler sur son œuvre en écrivant régulièrement des articles. Certains ont été repris, sous une forme le plus souvent modifiée, dans le livre que je viens de publier. J'avais jusqu'alors poursuivi mon parcours universitaire à la faculté des lettres d'Orléans, en œuvrant d'ailleurs – ce fut l'une de mes premières démarches en ma qualité de député – pour qu'elle puisse être installée dans des locaux dignes de ce nom – projet qui fut appuyé et financé par le ministre Alain Savary. J'avais eu également l'occasion d'enseigner à l'école normale du faubourg Bourgogne, si chère à Péguy. Le premier texte que j'ai consacré à Péguy date de 1983. J'étais député depuis deux ans. Il portait sur *Ève*, une œuvre considérable pour moi – un vrai chef d'œuvre, tellement méconnu !

**E. T.** L'idée de la dette est intéressante. Elle est très péguyste en réalité. Péguy vous avait accueilli à Orléans, par l'intermédiaire amicale de Géraldi Leroy, qui avait finalement réussi à rejoindre Julie Sabiani. Il vous fallait témoigner d'une certaine manière de son hospitalité. Je suis aussi frappé par l'enchaînement des hasards et des rencontres. Je ne sais pas si tout est écrit. La question de la Providence est insondable. Mais vous avez su saisir les mains tendues.

**J.-P. S.** C'est ainsi qu'est la vie. Toute existence se trouve au croisement de ce qui arrive et de ce que l'on veut. Sans doute ai-je été porté par mes engagements de jeunesse. On ne mesure pas à quel point les mouvements de jeunesse, dans leur diversité, ont eu de l'importance dans la formation des futurs responsables politiques qui avaient appris en leur sein à s'engager.

**E. T.** Ces structures, que je n'ai pas connues, offraient des cadres intellectuels tout en permettant une émancipation en quelque sorte.

**J.-P. S.** Cela me rappelle ce passage de Péguy dans *L'argent* en 1913 : « Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves-maîtres [...]. Nous ne nous en apercevions pas. La République et l'Église nous distribuaient des enseignements diamétralement opposés. Qu'importait, pourvu que ce fussent des enseignements. [...] Nous aimions l'Église et la République ensemble, et nous les aimions d'un même cœur ». Après mon passage par la J.E.C., j'ai pu observer à l'E.N.S. le gauchisme qui était alors dominant. Mes

## DIALOGUE ENTRE JEAN-PIERRE SUEUR ET ÉRIC THIERS

premiers engagements mais aussi mes origines familiales – mon père était un journaliste, au départ centriste, proche d'Emmanuel Mounier, qui s'est rapproché du Parti Socialiste et a beaucoup travaillé avec Pierre Mauroy – m'ont prémuni contre ce gauchisme. Le maoïsme et le trotskisme qui tenaient le haut du pavé dans les E.N.S. m'apparaissaient bien loin du peuple tel que je l'ai connu dans ma jeunesse dans le Nord.

E. T. Cela n'est pas sans rappeler le refus de Péguy de se soumettre à la discipline de pensée dans un mouvement socialiste qui tendait à s'unifier au tournant de 1900. Avec cette idée que la justice ne peut se trouver que dans la liberté de dire la vérité.

J.-P. S. Oui, sur ce point il faut rappeler la réaction de Péguy lors du Congrès salle Japy en décembre 1899 qui a conduit à la création des *Cahiers de la Quinzaine*.

E. T. Mais pour revenir à votre « redécouverte » de Péguy, par quelle œuvre avez-vous repris ce fil ?

J.-P. S. J'ai commencé en quelque sorte par la fin, par *Ève*, qui est en soi tout un univers avec l'ensemble de ses treize *climats*. Comme le dit Péguy, « Dans mon *Ève*, il y aura tout ». J'ai été très marqué par le très beau livre d'Albert Béguin sur cette œuvre : *L'Ève de Charles Péguy. Essai de lecture commentée*.

E. T. Magnifique étude, en effet, par le successeur de Mounier à la tête d'*Esprit*, qui est parue dans la collection de l'Amitié Charles Péguy en 1948. Dans vos textes vous prolongez en quelque sorte ce travail. Vous vous inscrivez dans une lignée, ce qui est très péguyste.

J.-P. S. Sans doute, mais j'ai également quelques désaccords avec l'analyse tout à fait remarquable que Béguin fait d'*Ève*. Au passage, c'était aussi un sujet de discussion amicale avec Roger Secrétain, qui fut maire d'Orléans et député du Loiret, auteur du magnifique *Péguy. Soldat de la vérité* paru en 1941, qui n'appréciait guère *Ève* qu'il voyait comme une « forêt vierge ». Mon désaccord avec Béguin porte sur les six cents vers par lesquels Péguy exprime sa rage contre le monde moderne. Béguin estimait qu'ils n'avaient pas réellement leur place dans l'œuvre. On sent bien que, pour lui, ils étaient, en quelque sorte, une boursoufflure, et qu'il aurait fallu les retrancher et les remplacer par certains des très beaux quatrains – Péguy dit les « quadrains » – qui forment le texte

## PÉGUY OU L'ÉCRITURE SE FAISANT

improprement appelé *Suite d'Ève* dans la première édition de la Pléiade. Ce sont ces vers que les éditeurs des *Œuvres poétiques et dramatiques* appellent plus justement « quadraïns non retenus » – et qui n'ont pas été publiés en même temps que le livre initial. Béguin rêve en quelque sorte d'une *Ève* recomposée, sans la diatribe contre le monde moderne. Pour ma part, j'ai toujours défendu l'œuvre telle qu'elle a été publiée par Péguy, telle qu'elle est. On sait que Péguy, emporté par une véritable frénésie, un envoûtement, continuait à écrire des centaines de strophes alors que le livre était en cours d'impression – d'où ces vers et ces strophes « en plus ». Mais la question principale reste celle de savoir si toute cette partie sur le *monde moderne* est une sorte d'incongruité, n'ayant aucun rapport avec le reste de l'œuvre. Je pense avoir montré, preuves à l'appui, qu'il n'en était rien et que tous les *climats* précédents et suivants se réfractaient dans ce « *monde moderne* » et inversement. Cela apparaît clairement quand on fait une lecture très attentive de ces six cents vers traversés de bien d'autres motifs que la diatribe qui les domine. Cette démonstration figure dans mon livre. Elle figurait aussi dans un ouvrage rédigé par ses collègues, à l'intention de Julie Sabiani que celle-ci, hélas, n'a pas dû pouvoir lire...

**E. T.** Ce qui me frappe dans vos études sur *Ève* que vous republiez ici, c'est à la fois la précision de l'analyse qui est savante – on vous voit à l'œuvre en tant que linguiste – et la clarté du propos qui permet même au béotien, comme je le suis en cette matière linguistique, de saisir le jeu du langage que vous mettez en évidence.

**J.-P. S.** Je me suis livré en réalité à un travail d'entomologiste, en reprenant quatrain après quatrain le texte de Péguy. C'est ce travail qui m'a permis de mesurer et de montrer à quel point le style de Péguy n'est nullement linéaire. Comme on vient de le voir, chacun des *climats* d'*Ève* se réfracte dans tous les autres *climats*.

**E. T.** On pense justement à l'image de la rosace, chère à notre ami Charles Coutel.

**J.-P. S.** Bien sûr. D'ailleurs c'est la raison pour laquelle j'ai souhaité que ces textes sur *Ève* figurent au cœur de mon livre, enchâssés entre la première partie consacrée à la poétique et la troisième portant sur la politique. L'œuvre de Péguy est bien en rosace, en étoile. Elle forme une

## DIALOGUE ENTRE JEAN-PIERRE SUEUR ET ÉRIC THIERS

tapisserie dont les motifs n'apparaissent que dans l'entrelacement des vers, des phrases, des rythmes, des mètres et des mots.

**E. T.** En vous écoutant, on a le sentiment que pour apprécier Péguy à sa juste mesure, dans sa plus exacte vérité il faut non seulement lire ses textes mais plus encore les travailler. Pour ma part, j'en suis convaincu. Ce travail qui ne doit pas conduire à épuiser le texte par l'analyse, à l'éreinter en quelque sorte, est indispensable, comme si Péguy nous imposait cet effort pour mieux accéder à la beauté de son œuvre.

**J.-P. S.** Vous avez raison. La passion du travail chez Péguy se retrouve chez ses lecteurs. Je repense à Géraldi Leroy qui était totalement dans cet état d'esprit. Comme si par mimétisme, les péguystes avaient besoin d'en passer par là, comme Péguy l'a fait lui-même.

**E. T.** Ne pas se laisser envahir par Péguy est toujours un grand défi. Les péguystes en imitent parfois le style sans s'en rendre compte... Il faut savoir s'en prémunir. Mais abordons maintenant l'autre grande passion de votre vie : la politique. Vous êtes socialiste. Vous avez et vous exercez encore des fonctions électives importantes, au Sénat. Vous avez été maire d'Orléans, député, ministre... Comment être péguyste dans ce courant politique et dans ces fonctions ?

**J.-P. S.** Cela n'a pas toujours été bien compris car les écrits très violents de Péguy sur Jaurès ont marqué les esprits.

**E. T.** La fameuse formule de *L'argent suite* : « Je suis un bon républicain. Je suis un vieux révolutionnaire. En temps de guerre il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix ».

**J.-P. S.** Il faut revenir sur cette phrase souvent citée. Géraldi Leroy a montré, à de nombreuses reprises, que cette déclaration – je le cite – ne constitue nullement « un appel au meurtre » mais « qu'elle découle en fait d'une détermination patriotique absolue ». C'est la politique ou plutôt la pratique de la Convention qui est dénoncée, c'est ce que la Convention a fait à l'époque et ce qu'elle aurait pu faire, ce qu'elle pourrait faire en ce début du XX<sup>e</sup> siècle si les mêmes pratiques étaient restées en vigueur. J'ajoute que le travail accompli sur ce sujet par Géraldi Leroy mais aussi

## PÉGUY OU L'ÉCRITURE SE FAISANT

par Madeleine Rebérioux, grande historienne jaurésienne, a été important pour surmonter l'incompréhension qui a longtemps marqué les rapports entre « péguystes » et « jaurésiens ». Péguy a aimé Jaurès. Il a édité, publié, vendu ses œuvres. Je reviens dans le livre sur les raisons par lesquelles cet amour s'est transformé en son contraire.

**E. T.** Un amour déçu en quelque sorte. Car au-delà des questions et des désaccords idéologiques – et même métaphysiques – qui sont importants, Péguy semble éprouver comme du dépit vis-à-vis de Jaurès. Et puis le Jaurès de Péguy devient peu à peu un personnage fantasmé, caricatural, qui ne correspond plus à l'homme que Péguy a connu et qu'il ne fréquente plus en vérité dans la seconde partie des années 1900.

**J.-P. S.** L'intransigeance de Péguy s'exprime donc à l'égard d'un Jaurès qui n'en méritait pas tant. Mais je reste inconsolable sur le fait que Péguy n'ait pas eu les paroles ou n'ait pas écrit les lignes qu'on aurait pu attendre après l'assassinat de Jaurès. Je suis orphelin de ce qui aurait été un grand texte. Sur le fond, Péguy reproche à Jaurès de faire de la politique, et plus encore de la politique parlementaire. Car Péguy ne tient pas en grande estime le Parlement. Vous comprendrez que je ne le suis pas sur ce point, moi qui ai passé tant de temps à l'Assemblée nationale et au Sénat, et qui crois à la nécessité et à la vertu fondamentale du débat parlementaire.

**E. T.** C'est en effet pour moi, qui ai aussi passé beaucoup de temps au Parlement à servir cette institution, un motif d'interrogation. Que peut-on tirer de l'intransigeance de Péguy vis-à-vis de la pratique politique ? Comment faire de cette critique quelque chose de non seulement positif mais aussi utile à l'action politique et institutionnelle concrète ?

**J.-P. S.** On connaît la loi fondamentale qu'il expose dans *Notre jeunesse* : « Tout commence en mystique et finit en politique ». Il y a dans cette opposition quelque chose qui décrit ce qu'est l'action politique. Cette action se trouve placée au croisement de l'espérance et de la désespérance. L'action politique est mue par un élan positif mais subit toujours de la déperdition, de l'usure. C'est ce que Péguy exprime. J'ai le souvenir d'avoir évoqué ces questions avec François Mitterrand, quand il était président de la République. Si je pouvais simplifier, je dirais qu'il pensait que la politique pouvait être rangée en deux colonnes. L'une était celle de l'idéal, de l'altruisme, du désir de changer le monde, de l'effacement de

## DIALOGUE ENTRE JEAN-PIERRE SUEUR ET ÉRIC THIERS

soi. L'autre renvoyait à l'orgueil, à l'intérêt, au désir de réduire l'autre, de le dominer... L'important, c'était que la première colonne l'emportât sur la seconde – ce qui est au fond très péguyste. Croire que cette dernière n'existe pas, ou agir comme si elle n'existait pas, c'est un angélisme naïf et inopérant.

E. T. Finalement la mystique n'est-elle pas ce point de repère intime que nous devons conserver pour que la balance ne penche pas trop vers la seconde colonne ? Comme si la conscience de l'existence de la mystique, encore présente en soi, et la volonté d'en maintenir l'élan initial n'étaient pas le moyen de ne pas sombrer dans le cynisme et l'oubli de ce pourquoi on s'est engagé ?

J.-P. S. On peut le voir ainsi, en effet. Les rages de Péguy sont nécessaires. Ce n'est pas un hasard si Péguy est aimé par des personnalités si diverses comme Damien Le Guay l'a bien montré dans son ouvrage *Les héritiers Péguy*, paru en 2014. Péguy est inclassable et irrécupérable, ce qui est paradoxal car rarement un auteur aura fait autant que lui l'objet de tentatives de récupérations. Mon livre est finalement une manière de répondre à cela. Péguy refuse le dogmatisme et le cléricisme, que ce soit en matière religieuse ou politique. « Quand on voit ce que la politique cléricale a fait de la mystique chrétienne, comment s'étonner de ce que la politique radicale a fait de la mystique républicaine », écrit-il dans *Notre jeunesse*. C'est pour moi essentiel. Ce Péguy, je l'ai trouvé par exemple dans la première *Jeanne d'Arc* dont la dédicace est connue : « À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu, / À toutes celles et à tous ceux qui seront morts / pour tâcher de porter remède au mal universel ; / En particulier, / À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine, / À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine / pour tâcher de porter remède au mal universel humain ; / Parmi eux, / À toutes celles et à tous ceux qui auront connu le remède, / c'est-à-dire : / À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine, / À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine / pour l'établissement de la République socialiste universelle, / Ce poème est dédié. / Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra ».

E. T. C'est une question qui semble en effet vous tarauder puisque vous la citez souvent à travers ces lignes de la première *Jeanne*. Et je me souviens que vous m'en avez parlé à plusieurs reprises.

## PÉGUY OU L'ÉCRITURE SE FAISANT

**J.-P. S.** Car Jeanne n'est pas un personnage serein : elle est révoltée par la damnation. Ses mots sont bouleversants : « S'il faut, pour tirer saufs de la flamme éternelle / Les corps des morts damnés s'affolant de la souffrance, / Laisser longtemps mon corps à la souffrance humaine, / Mon Dieu, gardez mon corps à la souffrance humaine ; / Et s'il faut pour sauver de l'Absence éternelle / Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence, / Laisser longtemps mon âme à la souffrance humaine, / Qu'elle reste vivante en la souffrance humaine. » Jeanne est condamnée par la théologie officielle car elle n'admet pas ce scandale de la damnation. Ce refus du Mal, cette incompréhension, sont à l'origine même de l'œuvre de Péguy et de son engagement.

**E. T.** Vous avez raison. La damnation est l'injustice suprême, absurde, incompréhensible. Péguy se révolte contre cette damnation terrestre qu'est la misère, par exemple dans *Toujours de la grippe* en 1900. Il cite les paroles de *L'Internationale* : « Debout ! Les damnés de la terre ». Mais dans ce texte écrit alors qu'il n'est pas encore revenu à la religion, il exprime l'incompréhension qui est la sienne face à l'Enfer et à la damnation perpétuelle chrétienne. Non seulement il ne comprend pas mais plus encore il refuse, tout net et violemment. C'est pour lui de l'ordre de l'inacceptable.

**J.-P. S.** C'est d'ailleurs des termes qu'il reprend dans la première *Jeanne d'Arc* par la voix de Guillaume Evrard : « Elle ira dans l'enfer avec les morts damnés, / Avec les Condamnés et les Abandonnés, / Elle ira dans l'Enfer avec les Morts damnés ; / Dans l'Enfer où Satan mange les Cœurs damnés, / Où le Forgeron fort forge la Chair damnée, / Tordant de ses doigts fort les Tenailles vivant [...] ». Dans ces vers volontairement expressionnistes, Evrard présente la vérité théologique officielle, un peu comme le père Paneloux dans *La peste* de Camus. Jeanne ne peut l'accepter, exprimant ce que Péguy éprouve en réalité lui-même.

**E. T.** Mais allons plus loin. N'est-ce pas là aussi la source de votre engagement politique et de votre intérêt pour Péguy ? J'ai le sentiment en vous entendant que se joue ici quelque chose de fondamental pour vous.

**J.-P. S.** Je n'ai pas l'habitude d'aller si loin dans l'exploration de ce qui m'anime et je préfère garder pour moi des réflexions intimes. Je dirai simplement que j'ai beaucoup de mal, comme nombre d'entre nous, à accepter et même à formuler l'idée que toute la vie des êtres,

## DIALOGUE ENTRE JEAN-PIERRE SUEUR ET ÉRIC THIERS

leur sensibilité, leur intelligence et l'amour qu'ils prodiguent puissent n'aboutir à rien. J'ai découvert que Péguy ne se résignait pas à ce que l'existence soit limitée par la mort. Il ne se résignait pas plus à ce que l'Église officielle fût ce qu'elle est. C'est un croyant anticlérical.

E. T. C'est en effet un chrétien du seuil qui refuse de se laisser dominer par les institutions et d'abdiquer devant elles. Mais revenons maintenant à ces *Vertiges de l'écriture*, qui est le titre de votre livre consacré à Péguy. Quels sont ces vertiges ?

J.-P. S. J'ai souhaité revenir sur une incompréhension très répandue à propos du style de Péguy. On critique parfois son style au motif qu'il serait fondé sur des répétitions incessantes. Vous le savez, il a écrit que, dans toute son œuvre, « il n'y avait pas une seule répétition ». Mais il faut bien comprendre sa manière d'écrire, l'acte d'écriture qui lui est propre. La plupart de ceux qui se livrent à l'écriture passent leur temps à barrer, corriger ce qu'ils viennent d'écrire. Ils font des brouillons avant d'arriver à la mouture définitive. Or, Péguy ne barre pas. Il avance. C'est une écriture en train de se faire, se faisant, qu'il nous restitue. Son écriture est en mouvement. Elle est un mouvement.

E. T. C'est en cela qu'elle est singulièrement vivante. Elle court sous nos yeux.

J.-P. S. Oui, c'est ce qui agace parfois les lecteurs, cette écriture en train de s'écrire. Si je devais employer des termes savants, je dirais que toute l'œuvre de Péguy est l'épiphanie de l'inchoatif, ce qui exprime une action qui débute, et progresse, se déploie en une forme propre.

E. T. Après avoir passé quelques années à lire cette œuvre, j'en suis arrivé à la conclusion que toute l'œuvre de Péguy est un journal intime. Il se livre avec pudeur mais complètement. On voit bien qu'il traite de sujets très divers, philosophiques, théologiques, poétiques, politiques, éthiques, etc., qu'il saisit l'événement et l'actualité dans ses *Cahiers*. Mais il faut bien comprendre que ce monde si vaste qu'il prend à bras le corps et qu'il met en ordre au fil de la plume, c'est aussi son monde intérieur, à la dimension du monde dans lequel il vit et auquel il tente de trouver un sens. Et son style en rend compte.

J.-P. S. Simone Fraisse dans *Péguy et la terre* montre bien qu'il y a aussi un terreau sur lequel l'œuvre se fonde. Péguy dit d'Hugo qu'il

## PÉGUY OU L'ÉCRITURE SE FAISANT

remplit des pages. Mais il écrit que ce « remplissage », ce remplissage est de qualité supérieure puisque c'est un remplissage « de lui ». Et c'est au milieu, au cœur de celui-ci qu'apparaissent, que culminent des vers sublimes. Et mesurons – car c'est une évidence – que quand Péguy parle de Hugo, il parle aussi de lui !

**E. T.** Pour qu'il y ait des montagnes, il faut des plaines.

**J.-P. S.** Il existe aussi chez Péguy des textes qui laissent penser à une forme d'écriture automatique. Pour preuve celui qui dans *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle* évoque Paris. J'ai eu l'occasion d'en proposer une lecture dans ces colonnes ainsi que dans mon ouvrage.

Si l'on considère que l'écriture de Péguy est linéaire sans comprendre qu'elle est en réalité une tapisserie, on passe à côté. Elle est horizontale et verticale, ou pour user de termes plus savants, paradigmatique et syntagmatique. Si vous prenez, par exemple, *Ève*, vous observez que des séries de mots repris par Péguy ne sont pas là simplement au même endroit dans les quatrains. Ces mots s'enchaînent, se répondent, se correspondent. Ils forment une syntaxe verticale qui s'appuie sur des charpentes, des patrons syntaxiques. Ce procédé, cette réalité, sont une constante dans toute l'œuvre.

**E. T.** Comme des colonnes qui étayent l'édifice ?

**J.-P. S.** Exactement. Et sur lesquelles viennent se poser d'autres mots qui jouent entre eux. Cela est banal pour ce qui est des rimes. Quand on fait rimer deux mots ensemble, on crée un sens. Mais Péguy va plus loin. Sa définition de la *rime* dans *Clio* est en effet extensive : « Ce n'est pas la rime seulement et le commandement de la rime, ce n'est pas le rythme seulement et le gouvernement du rythme, c'est tout ce qui concourt à l'opération de l'œuvre, toute syllabe, tout atome, et le mouvement surtout, et une sorte de sonorité générale, et ce qu'il y a entre les syllabes, et ce qu'il y a entre les atomes, et ce qu'il y a dans le mouvement même ».

**E. T.** C'est dans cette interaction que se déploie le langage. Et dans cette charpente de mots.

**J.-P. S.** Oui, une charpente ou une tapisserie. Une construction en tout cas qui est complexe et n'est nullement linéaire.

## DIALOGUE ENTRE JEAN-PIERRE SUEUR ET ÉRIC THIERS

**E. T.** Mais comment Péguy, qui était harassé de travail, a-t-il pu comme cela construire une œuvre aussi complexe, riche, profuse et rigoureuse, aligner des milliers de vers, de pages en quelques années seulement ? Il y a ici quelque chose qui m'a toujours échappé. Comment pouvait-il faire humainement ? Pour moi la seule explication est celle du génie, un génie littéraire.

**J.-P. S.** Il s'ensuit que nous avons la responsabilité de bien le lire, comme Péguy nous y invitait, toujours dans *Clio* : « La plus grande œuvre du plus grand génie est livrée entre nos mains, non pas inerte mais vivante comme un petit lapin de garenne ».